46e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 24 13 JUIN 1929

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Je serais bien reconnaissant à l'*Ami* s'il jugeait à propos de donner une analyse un peu détaillée d'un livre dont le titre évoque tant de choses : *Renan, Les étapes de sa pensée,* par M. le chanoine Renard (in-8 de 232 p., 12 f., Paris, Bloud et Gay).

R. — Le livre de M. le chanoine Edmond Renard, du clergé de Nancy, comptera parmi les travaux les plus dignes de retenir l'attention des lecteurs d'élite. L'auteur, qui nous donna il y a quatre ans *Le Cardinal Mathieu,* semble avoir pris ici la pleine possession de son talent d'écrivain et d'historien. A dire vrai, l'historien, en cette étude, se double d'un psychologue fin et pénétrant. Si l'historien a interrogé avec soin toutes les sources possibles de renseignement, le psychologue s'est attaché à mettre en relief les aspects d'une pensée sans cesse en évolution, mais dont les oppositions elles-mêmes sont bien dans la logique du tempérament sentimental de Renan. Chemin faisant, M. Renard a pu rectifier plus d'un jugement, trop sommairement porté, sur l'auteur de la *Vie de Jésus*.

Objectif avant tout, M. Renard ne veut ni accabler ni excuser. Il entend ne prononcer aucun jugement de sévérité ou d'indulgence. L'exposé de la pensée de Renan se suffit à lui-même : on y apercevra sans doute que cette pensée est en opposition totale avec le dogme catholique ; mais on y verra surtout ce que fut cette pensée en elle-même au cours de ses différentes étapes. Les seuls jugements formulés découlent de l'exposé loyal et sans parti-pris des faits et de l'analyse psychologique des sentiments ; ils ne se réfèrent jamais à des exigences dogmatiques. Et c'est à cause de cela même que l'ouvrage de M. Renard s'adresse à un public immense, aux incroyants comme aux croyants ; ceux-ci devant mieux comprendre à quel point la pensée de Renan est étrangère au catholicisme ; ceux-là devant se convaincre que cette pensée est moins d'un exégète et d'un savant, que d'un poète et d'un artiste, esclave des impressions de sa sensibilité.

On doit retenir quatre étapes dans l'évolution de l'esprit de Renan. Il faut compter tout d'abord « la crise religieuse qui l'a détaché de l'Eglise et qui est due en grande partie à ce fait qu'il n'avait pas la vocation ecclésiastique » : c'est la première étape. Dans la seconde étape, Renan espère « *religionifier* » la Révolution et toute la mystique humanitaire, sociale, politique, issue des principes de 89. Puis, nous assisterons à une tentative audacieuse pour moderniser le catholicisme : c'est la troisième étape. Enfin, quatrième étape, nous l'entendrons, irrité du dépit que lui causa l'échec moral de sa *Vie de Jésus,* réciter à voix sonore sur l'Acropole sa « Prière à Minerve » : rejetant le christianisme, il instaure la religion de la sagesse éternelle, c'est-à-dire de la science. A cette religion, il ne croyait déjà plus guère, quand la mort vint le glacer. Renan n'est ni Arius, ni Voltaire : aucune légende n'est à créer sur son compte. *Il a suivi, dans les étapes diverses de sa pensée, la pente naturelle de ses défauts naturels mal réprimés.*

« Il a fait, nous dit M. Renard, de son apostasie une question d'exégèse. Admettons qu'il l'a cru et qu'il nous en parle sincèrement. Je ne pense pas pourtant que c'en soit l'explication. L'exégèse n'y entrait que pour une faible part. C'était beaucoup plus une question de santé morale et de tempérament. L'Eglise l'attirait par la suavité de ses vapeurs d'encens et le rebutait par la sévérité de sa règle doctrinale et morale, et, en tout cela, Renan explique Renan beaucoup mieux que les erreurs qu'il a pu relever dans le Pentateuque ou le livre de Job » (p. 9).

I. — Rupture avec l'Eglise [1]

Le point de départ des étapes de la pensée de Renan doit être placé dans ce « fâcheux déracinement » qui transplanta le jeune Ernest du Petit Séminaire de Tréguier, où l'avait placé la piété maternelle, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où l'attira l'ambition de sa sœur aînée Henriette. Cette sœur devait exercer plus d'une fois dans la vie de Renan une influence décisive sur les destinées du jeune homme. Nanti d'une bourse, obtenue grâce à sa sœur, Ernest quittait, en 1838, Tréguier pour le premier séminaire de France. L'arrivée de Renan à Saint-Nicolas contribua à le mettre en une fausse situation. Jusque-là, en effet, la nature sensible de l'enfant se repaissait de la tendresse maternelle et se confiait à des maîtres dont l'autorité débonnaire se traduisait en relations simples et cordiales. Dans le séminaire parisien, milieu tout nouveau où rien ne ressemblait à ce qu'il connaissait, loin des bras maternels, Renan se sentit ébranlé jusque dans sa santé. La crise de nostalgie qui s'en suivit « fit mourir en lui le Breton » [2],

[1] Les sous-titres sont empruntés au livre de M. Renard.
[2] L'expression est de Renan lui-même.

c'est-à-dire qu'il lui fallut désormais, pour travailler, d'autres raisons que la confiante simplicité de Tréguier et le plaisir d'être agréable à sa mère. Les diverses influences qu'il avait ressenties en Bretagne et qui avaient surtout développé en lui le sentiment, aboutissent à Paris en une crise de sensibilité. Il faudrait reproduire ici toute entière la fine analyse tracée de main de maître par M. Renard : la tendresse triste et pensive d'une mère et d'une sœur, les caresses de vieilles tantes affectueuses, la nature elle-même, si délicate, de l'enfant, la brume, l'horizon infini, le flux perpétuel de la mouvante mer, l'aspect de la ville et l'esprit de ses habitants, les voûtes de la vieille cathédrale, et même les visites d'un oncle incrédule, tout avait contribué à éblouir l'imagination, à aiguiser la sensibilité fine d'Ernest Renan. Chez lui, l'imagination domine la raison ; le rêve prime la réflexion. Le romantisme — nous sommes en 1830 — le prend tout entier. Il est « femme aux trois quarts » dans sa manière de sentir ; il est René, Werther, Raphaël. A Saint-Nicolas, il se grisera du parfum des fleurs ou de l'encens ; il aura pour les animaux une fausse et ridicule pitié ; il se montrera même accessible à l'attrait féminin. La crise provoquée par son entrée au séminaire parisien ne se calmera que par une lutte désespérée, dans le travail, pour gagner les premières places et stimuler son orgueil. Les compliments qu'il reçut de ses maîtres à l'occasion de ses succès le firent se découvrir à lui-même : il se sentit appelé à un avenir de gloire. « Dès lors, il flatta cette chimère et courut après ce fantôme. *Etre célèbre*, tel a été le tourment de trente années de sa vie. Ce fut, en vérité, sa passion, sa seule passion constante, jusqu'à la fin. »

L'orgueil s'accompagnait d'une assez grosse vanité et d'une ambition marquée. Ce sont les aveux de Renan lui-même qui contraignent M. Renard à faire cette douloureuse constatation ; et l'âme du jeune Renan nous apparaît ainsi prête aux complaisances par lesquelles un ambitieux accepte de satisfaire sa passion. La noblesse est ici absente, ainsi que le courage. Mais en revanche, pour parvenir à son but, le jeune ambitieux n'hésitait pas « à flatter les caprices ou les idées des autres, de ceux au moins dont il avait quelque profit à tirer. » Et il n'est pas téméraire de penser que Renan a cherché le succès par le scandale : comme on voulait le retenir de publier ce qui pouvait offenser les catholiques, il protesta qu'il le fallait bien pour connaître le succès. Au fond, tous ces traits rassemblés nous dévoilent un égoïste. Un homme sensible, rêveur, ambitieux, volontaire et peu scrupuleux sur les moyens d'arriver n'aurait échappé à ce vice que par un sévère contrôle sur lui-même et une lutte patiente contre son inclination. Mais Renan n'aura pas le courage nécessaire ; il n'en aura pas même l'idée. Dès le séminaire, il était trop éloigné de la juste conception de la doctrine catholique, de la morale dont la charité est l'animatrice et de la forte discipline ascétique, pour exercer ce contrôle et entreprendre cette lutte. Egoïste, il n'a aimé — en dehors de sa mère — que lui-même. Les deux femmes qui l'entourèrent de dévouement, de tendresse et d'admiration, sa sœur Henriette et son épouse Cornélie Scheffer, ne furent payées en retour que d'une affection médiocre.

* *

Tous ces défauts étaient en germe dans l'âme du séminariste. Même à Paris, Ernest songea d'abord sérieusement à devenir prêtre : la vie un peu mystérieuse des prêtres et l'austérité qui les isole du reste des hommes flattaient son besoin d'idéal. Mais avait-il la vocation ? Du moins, pratiquait-il les vertus nécessaires pour la cultiver et la conserver ? Tout enfant, il marque peu de piété véritable et, s'il semble se corriger quelque peu à l'âge de sa première communion, on peut se demander ce que valaient, en vérité, ces progrès. La piété de Renan n'était pas, semble-t-il, la véritable piété. « Il m'apparaît, écrit M. Renard, comme possédé d'un mysticisme sensible et même sensuel plus que par une volonté nette de plaire à Dieu. Aussi je pense qu'il fut plus saisi par la poésie de la religion, à la façon d'un Chateaubriand, que par la discipline morale et les nobles aspects de perfection qu'elle propose aux jeunes gens qui se destinent au sacerdoce. » Dans ses lettres, nulle place pour le surnaturel. Il ne pense pas sa foi, il la rêve. « Il a eu le tort de croire que les méthodes d'éducation spirituelle de ces Messieurs de Saint-Sulpice ne tendaient qu'à remuer l'imagination, sans voir que, si elles ébranlaient l'imagination, c'était pour mouvoir à sa suite la volonté, centre de l'âme et point délicat où se décide notre perfection. » Le désir du salut des âmes, qui est le sentiment fondamental sur lequel repose toute vocation ecclésiastique, n'est pas dans l'âme d'Ernest Renan, séminariste.

Entré au séminaire sans que rien marquât en lui l'aptitude au sacerdoce, Renan s'écarta du seul moyen qu'il avait de se la donner, la vraie et solide piété. Une piété médiocre, voilà, au contraire, ce qui ne tarda pas à l'amener au dégoût des pratiques qui eussent pu la favoriser. Méditations, retraites, visites au Saint-Sacrement lui paraissent dérober un temps qu'il eût été plus profitable, à son gré, de consacrer au travail intellectuel.

> « Sous l'empire de si fâcheuses dispositions, il éprouvera bientôt en lui une grande sécheresse à l'égard de Dieu. Il entrera comme dans un désert. Il ne comprendra plus ni ses condisciples ni ses maîtres. Il s'étonnera des choses auxquelles ils se satisferont. Alors, dédaigneux, incompris et incapable de s'associer aux pensées des autres, il s'isolera dans un méprisant orgueil. Ses condisciples eux-mêmes, le trouveront froid et sans cœur. Enigme pour tous et pour lui-même, il entrera dans une crise poignante, d'où il sortira ayant perdu la foi. »

Cette foi, il l'avait en arrivant à Saint-Nicolas. Mais l'ambiance parisienne lui fit promptement considérer Tréguier et tout son passé comme quelque chose de mesquin et de terne, « comme

une période de barbarie dont il ne savait pas bien s'il ne devait pas avoir honte. » De plus, Saint-Nicolas était un milieu mondain : « Paris y entrait à pleins bords, écrira plus tard Renan, Paris tout entier, moins la corruption. » L'abbé Dupanloup, qui en était le supérieur, attirait dans cette maison, qu'il voulait brillante, les fils de famille de la plus haute aristocratie. Ce faisant, il avait pour but de préparer à la France un clergé d'élite, capable de faire grande figure dans le monde. Aussi l'humanisme était-il cultivé à Saint-Nicolas, et Renan dira malicieusement mais non sans quelque vérité que « M. Dupanloup tenait Virgile pour aussi indispensable à la culture d'un prêtre que la Bible. » Dans ce milieu et sous ces préoccupations, des brisures se produisirent dans l'âme de Renan, et par ces fissures « d'un ciment disjoint » entreront des idées, des sentiments, des curiosités, des incertitudes, des désirs qui agiteront sa pensée, son imagination, son cœur. La comparaison de la religion grecque et du christianisme lui fera regretter que celui-ci soit une « religion délimitée et exclusive, » tandis que chez les Grecs « la pensée est une religion, comme la religion est une poésie » *(Nouveaux Cahiers de Jeunesse,* « Revue bleue, » t. 79, p. 98).

La première conséquence de cette éducation fut d'exalter l'imagination du jeune Renan. Cette excitation avait un résultat fatal, celui « d'inspirer un désir immodéré de la gloire, sans donner toujours le sérieux moral qui fixe le sens de la vraie gloire. » *(L'Antechrist,* p. 215). A Saint-Nicolas, Ernest Renan « comprit la gloire. » Et il ajoute ces mots qui nous fixent : « J'étais perdu pour l'idéal modeste que mes anciens maîtres m'avaient inculqué. » L'ambition se soutient et se défend par la confiance en soi et par l'orgueil : celle de Renan ne manqua pas à cette règle et fit naître en son intelligence, enivrée d'elle-même, l'esprit critique. La classe de rhétorique développa cet esprit critique et, avec lui, une très grande volonté d'indépendance. En 1841, après les trois années passées à Saint-Nicolas, Renan était très différent de ce qu'il était en 1838, arrivant de Tréguier. Mais la redoutable épreuve, qui décidera de l'orientation définitive de Renan, commencera au séminaire d'Issy-les-Moulineaux, où il entrait, en même temps que ses condisciples de Saint-Nicolas, pour y faire sa philosophie.

* *

Cette épreuve « se développera sur une double ligne. D'une part, une crise intellectuelle : c'est la principale. D'autre part, une crise sensuelle, sur laquelle on n'a pas assez retenu l'attention jusqu'ici et qui n'est sans doute pas indifférente au dénouement de l'autre. » La crise intellectuelle s'affirme dans l'étude des systèmes philosophiques : « Je t'assure, écrit-il alors à son ami Liart, que qui n'a pas la foi ferme n'a qu'à s'y adonner pour la perdre tout à fait. Jamais je n'avais eu tant de difficultés et même tant de doutes positifs... Je suis dans un drôle d'état : je suis tour à tour déiste, panthéiste, autothéiste, idéaliste, matérialiste. » *(Fragments intimes,* p. 196). Au bout de la première année de philosophie, il avoue « une propension violente au scepticisme, ou plutôt au kantisme. » Le kantien qu'il était devenu ne devait plus trouver aucune satisfaction à l'enseignement dogmatique du séminaire et ce rêveur obstiné ne pouvait qu'être bientôt gêné par la rigueur inflexible et parfois un peu étroite du procédé scolastique. Dès lors, il ne se plaît plus à Saint-Sulpice ; il ne se plaît plus dans le catholicisme. Sa piété médiocre et tiède a laissé échapper Dieu. Son cœur ne sait plus le trouver et sa pensée, troublée par les contradictions des philosophes, n'ose plus l'affirmer... Il s'engouera du protestantisme, de l'Allemagne, de l'esprit critique de ses savants, de Fichte, de Strauss, dont il osa, un jour, défendre en public les conclusions. Malebranche achève de le perdre. Il prie encore ; il se confesse. Mais sa prière est étrange, car, s'adressant à Jésus, elle semble ne plus s'adresser à un Dieu...

A côté de la crise intellectuelle, il y a la crise de la sensibilité. Lectures dangereuses, Renan s'y adonne et, par là, se rend accessible aux émotions profanes. Ces émotions, il les sentira, à Tréguier, à la vue d'une femme qu'il rencontre dans l'église. Tout son esprit est possédé par la pensée et le souvenir de cette femme, qu'il ne connaît d'ailleurs pas, et après laquelle il soupire passionnément... Que fait-il encore à Saint-Sulpice ? Vraiment, Renan se devrait à lui-même de quitter des maîtres dont il ne partage plus la foi et qui lui ont fait le trop large crédit de l'envoyer, deux fois par semaine, suivre le cours de M. Etienne Quatremère. Malgré tout, il rentre encore au séminaire, en octobre 1845.

« Un incident médiocre précipita le dénouement. A peine était-il arrivé à Saint-Sulpice, au retour de Tréguier, qu'il apprend qu'on l'a désigné pour aller aux Carmes préparer des diplômes d'études supérieures. D'ailleurs, l'archevêque de Paris, Mgr Affre, est là, au séminaire, et désire qu'il lui soit présenté. La perspective d'une telle entrevue fait reculer Renan. » Il avait de l'argent en poche, car sa sœur Henriette lui avait donné douze cents francs en prévision de ce moment difficile et inévitable. Il prend donc la résolution de quitter le séminaire, et, brusquement, le 6 octobre, il se sauve et va, à un hôtel voisin, déposer sa soutane...

II. — Le culte de la Révolution

Telle est la première étape de la pensée de Renan. Nous y avons insisté plus longuement, dans l'espoir qu'elle intéresserait nos lecteurs. M. Renard, fidèle à son programme, n'en tire aucune conclusion morale. Mais comme cette conclusion ressort bien de l'exposé objectif des faits ! *Pietas ad omnia utilis est... Qui modica spernit, paulatim decidet... Superbis resistit, humilibus dat gratiam.* Voilà pour l'ordre surnaturel. Et, pour

l'ordre naturel, ne jamais déraciner quelqu'un en un milieu pour lequel il n'est pas fait.

Renan est perdu pour la foi. Que va-t-il devenir ? Longtemps il avait tergiversé, hésitant à rompre publiquement avec l'Eglise par crainte de l'opinion et pour ne point attrister sa mère qu'il aime et que sa décision atteindrait au meilleur d'elle-même. Mais maintenant le pas décisif est fait. Un poste de surveillant au Collège Stanislas ne le retint que quelques jours. Décidément, il suivra sa voie en dehors du catholicisme, sinon contre le catholicisme. Un jeune homme, dont il fait alors la connaissance, Marcellin Berthelot, se chargera de lui faire reléguer les derniers vestiges de la foi dans la partie de l'âme consacrée aux souvenirs.

Renan veut aboutir : il veut occuper, un jour, la chaire d'hébreu au Collège de France. Il travaillera d'arrache-pied pour atteindre ce but. Il conquerra baccalauréat, licence et agrégation ; il apprendra l'arabe et se perfectionnera dans l'hébreu. Il est calme. Son âme est en paix. Sa rupture avec le séminaire était un devoir. Son Dieu est désormais « un être si vague, si impersonnel, si irréel qu'il ne peut plus guère être le terme d'une prière, d'un culte quelconque qui ait un caractère religieux. La seule religion de cet étudiant sera celle du devoir. Le surnaturel n'existe pas et ne peut exister ; la Providence est irréelle. L'univers est réglé par un déterminisme fatal. Le *souffle divin* qui anime le monde n'est que l'effort inconscient des hommes vers le bien et vers le vrai [1].

Un être nouveau grandit en Renan. En lui, le sarcasme démolisseur prend la place de la foi qui construit. Il se prépare à son futur rôle de destructeur de la foi. En attendant, il est parvenu à convaincre sa mère qu' « il faut laisser les gens croire ce qu'ils veulent. » Il compte de puissants protecteurs qu'ont gagnés son talent, sa souplesse d'esprit et aussi sa situation de clerc révolté. Tout lui sourit... Et pourtant, il a perdu un idéal, il lui en faut un autre. Où le trouvera-t-il ?

Renan avait besoin de croire à quelque chose... Ce quelque chose fut l'idéal révolutionnaire, et ce fut la seconde étape de sa pensée. On est en 1847. C'est l'époque où la campagne des banquets remue l'opinion, où le peuple se met à contester l'utilité du régime monarchique, où le malaise général accroît le mécontentement public. Renan se jette dans l'opposition. L'*Histoire des Girondins* de Lamartine, l'*Histoire de la Révolution* de Louis Blanc, l'*Histoire de la Révolution* de Michelet exaltent le culte de la Révolution. Pour Michelet surtout « la Révolution est l'œuvre magnifique du peuple. C'est le peuple qui a tout accompli, et comme le peuple est infaillible, tout est bien, tout est moral dans ce grand drame où sa colère s'exhale contre les personnes et contre les choses. » Renan a lu Michelet. Le voilà, lui aussi, illuminé :

« Il lui est, en effet, apparu que l'idéal révolutionnaire, avec ses théories séduisantes de liberté, d'émancipation des peuples et des individus, en même temps que de progrès universel, pouvait bien fournir à son âme inquiète les éléments d'une religion nouvelle... A la place du christianisme, « mort et bien mort », il mettra la Révolution. Selon Michelet, le christianisme, en substituant l'arbitraire de la grâce à la justice, a accumulé dans le monde les massacres et les persécutions : « La Révolution n'est autre chose que la réaction tardive de la Justice contre le gouvernement de la faveur et la religion de la grâce. »

Aussi Renan s'enthousiasme-t-il pour la Révolution « personnification de tout un ordre d'idées devenues pour nous saintes et objet de vénération. » La Révolution marche de plus en plus à la « religionification. » Elle sera bientôt la *Sainte Révolution*. Il se fera le champion de cette cause sacrée et sera le coryphée des idées modernes, dont les philosophes sont les défenseurs et les martyrs. Il dépasse même son ami Berthelot, qui n'admet point de but en blanc cette religionification de la Révolution. Les horreurs sanglantes de la Révolution ne comptent pas : « Si le sublime du christianisme a effacé sa petitesse, pourquoi le sublime de la Révolution n'effacerait-il pas ses horreurs ? »

On était en plein épanouissement du socialisme. Si le mot n'était pas encore trouvé, la chose existait. Renan, appartenant par sa naissance à la classe des petites gens qui n'avaient guère connu que la gêne, sera socialiste, mais il ne sera pas communiste. Il veut la fin d'un état social dans lequel une seule injustice, même nécessaire, serait légalement consacrée. Si, pour aboutir à la suppression de la dernière injustice légale, une révolution est nécessaire, elle n'est pas de trop. Elle est nécessaire, d'ailleurs, cette révolution, pour abattre efficacement l'égoïsme farouche de la bourgeoisie. Il faut aller aussi loin que possible dans le sens des réformes et placer à gauche le centre actif de la politique : l'avenir appartient aux partis les plus avancés qui seuls oseront bousculer les préjugés et les routines bourgeoises et instaurer la société sur des bases nouvelles...

L'ardeur de Renan ne devait pas durer. La Révolution de février le dégoûta des révolutions. Il n'était ni brave, ni généreux. La crainte d'être mobilisé comme garde national lui fit détester l'émeute installée dans la rue. En 1849, l'égalité et la liberté lui paraissent des chimères et des chimères dangereuses. Dès le mois de juillet de cette

[1] Les deux influences qui s'exercèrent sur Renan pour lui faire perdre complètement la foi furent celles de sa sœur Henriette et du savant Marcellin Berthelot. Henriette exerça sur l'esprit de son frère une influence prépondérante. Après l'avoir poussé au séminaire, dans un but d'ambition humaine, elle contribua beaucoup à lui faire prendre en aversion l'état ecclésiastique. Plus tard, elle lui fit la critique de ses premières œuvres. La « haute raison » de sa sœur était « la colonne lumineuse » qui guida ses pas incertains. En 1860, déjà épuisée et vieillie avant l'âge, elle accompagna néanmoins son frère en mission (Syrie et Phénicie) et mourut en cours de voyage, à Amschit, le 24 septembre. (Voir plus loin).

Berthelot avait quatre ans de moins que Renan, mais il acheva dans l'esprit de son ami (ils habitaient sous le même toit) le travail si bien favorisé par Henriette. Il était démocrate et républicain. C'est en sa compagnie que Renan commença de douter de la monarchie et de l'ordre établi.

année 1849, il appelle de tous ses vœux un monarque, Napoléon ou le Roi. Il a remarqué que, dans le régime démocratique, tout ne va pas aussi bien que le prévoit la théorie. Renan, d'ailleurs, n'avait rien d'un démocrate :

« Mystique, tout pénétré d'essence chrétienne, poète dont l'âme, à son insu peut-être, était bercée des vieilles légendes de la Table Ronde, il aimait les belles phrases et les hautes pensées. Nul moins que lui ne pouvait comprendre la foule vulgaire et dédaigneuse. Le cri de détresse qu'il pousse, lorsqu'il craint que l'émeute ne l'empêche dans son travail, trahit sa vraie nature. » Son culte pour la révolution dura peu : la seconde étape de sa pensée fut rapidement franchie et dépassée. Du catholicisme, il avait gardé l'habitude, ou la manie, d'invoquer Dieu, le ciel et la bonté paternelle de notre Providence ; du culte de la Révolution, il garda je ne sais quelle affection tendre pour le peuple et pour l'humanité. Mais dans l'un et l'autre cas, « il n'y avait rien sous les mots, rien que l'effort d'un poète qui caresse une chimère. »

III. — La réforme du catholicisme : la *Vie de Jésus*

L'étape de l'idéalisme révolutionnaire était franchie. Un séjour à Rome, employé à explorer les bibliothèques en compagnie du Dr Daremberg, fut pour Ernest Renan l'occasion d'une nouvelle étape de sa pensée. Tout semblait éloigner l'âme de Renan de l'influence romaine ; et pourtant ce voyage lui souriait. Il compte sur le beau ciel et le climat de l'Italie et aussi sur tout ce que le temps, les hommes, les circonstances ont amassé là de trésors et de magnificences pour s'instruire, pour s'épanouir l'intelligence et le cœur et pour découvrir quelque chose parmi tout ce qu'il ignore encore. Si le premier contact avec la terre pontificale, à Civita Vecchia, n'est pas heureux, la ville de Rome, au contraire, lui paraît « une enchanteresse. » Dans les églises qu'il rencontre à chaque pas, il trouve « une quiétude, une fascination comme surnaturelle. » Il ne critique plus, il ne s'indigne plus, il n'a plus d'opinion : « Nulle part, écrit-il à Berthelot, la pensée n'est plus calme, la tête plus libre, la vie plus limpide qu'à Rome ; mais, nulle part aussi, on n'éprouve plus profondément ce sentiment de respect et de haute placidité qui apprend à aimer dans toute croyance ce qu'elle a de pur et d'élevé. » Peu de jours ont suffi au miracle. Renan, si caustique, si dur, si impitoyable et si intolérant, se trouve subitement rempli d'indulgence et de mansuétude. Tout lui révèle ici un christianisme du cœur qu'il n'avait pas soupçonné jusque-là, n'ayant connu, à Tréguier, qu'un christianisme rigide dans ses mœurs et, à Saint-Sulpice, un christianisme rigide dans ses dogmes. Tout l'attire : les églises, les monastères, les rues profondes, où circule un peuple en guenilles, et toute cette vie romaine dont le rythme, dit-il si justement, est plus lent d'un degré que le rythme de la vie en d'autres lieux, le chant des cloches, la piété des femmes, la poésie des ruines... Une aventure amoureuse avec une jeune romaine, qu'il désigne sous le nom de Cécile, achève de conquérir sa sensibilité. Il condense même le récit de cette aventure dans un petit roman intitulé *Patrice*. « Patrice » et une autre ébauche du même genre *Ernest et Beatrix* n'étaient que des « petits riens. » Et pourtant c'était là qu'à son insu Renan essayait sa main, pour de plus grandes œuvres qui, en réalité, ne seront que des romans...

Daremberg et Renan ne s'immobilisèrent pas à Rome. Après deux mois de recherches dans les bibliothèques, ils partirent pour Naples, puis, au retour, s'arrêtèrent chez les Bénédictins du Mont-Cassin.

A l'époque où Renan vint au Mont-Cassin, la péninsule était en effervescence. Pie IX, pape depuis quatre ans, se montrait accessible aux initiatives généreuses. Le Mont-Cassin était devenu un centre de propagande des idées nationalistes et libérales : les moines portaient sous leur froc des âmes bouillantes et agitées. A sa grande stupéfaction, Renan croit leur reconnaître une pensée voisine de la sienne :

« Il est donc possible de demeurer catholique sans être rétrograde ! Voici un monastère qui est resté dans la saine et droite règle de la foi, qui n'a pas bronché dans son orthodoxie, et où l'on pense cependant avec audace et avec une large indépendance. Ce n'est pas seulement dans le domaine politique que s'affiche la liberté de ces moines. Au Mont-Cassin, on parle volontiers et sans gêne de Kant, de Hégel, de Lamennais et de George Sand, lancée depuis plusieurs années dans le mouvement socialiste. Au Mont-Cassin, on s'emporte avec ardeur contre la superstition et l'on associe la culture désintéressée de l'esprit, les vastes informations philosophiques, à la plus pure élévation religieuse ; on ne craint pas de professer de l'admiration dévote pour Garibaldi et de se montrer sur bien des points du « rouge le plus foncé »... Là, on possède dans sa bibliothèque la *Vie de Jésus* de Strauss sans manquer à ses devoirs de religieux et quand lui, Renan, le critique audacieux, formule sur cet ouvrage quelque réserve, par déférence pour ses hôtes, ce sont eux qui contre lui défendent le « mythologue » allemand, tout comme le pourrait faire le plus hardi professeur de Halle ou de Tubingue [1]... »

De telles constatations passionnent Renan. La conciliation entre la raison et la foi, entre les idées modernes et l'orthodoxie catholique ne serait donc pas une chimère. Peu habitué à aller au fond des choses (ce qui lui aurait fait découvrir chez ces moines une foi véritable), séduit, comme les poètes, par les lignes extérieures et par l'apparence, il croit les Bénédictins semblables à lui...

L'âme du monastère était le P. Tosti, esprit informé et ouvert, historien de valeur. Tosti avait fondé dans son monastère un parti décidé aux réformes politiques que toute l'Italie réclamait et qui, s'inspirant de larges tendances libérales et démocratiques, voulait créer, selon le programme de Gioberti, par le Pape et en s'appuyant sur lui, une nation italienne forte et libre. Mais Tosti

[1] Nous laissons à M. Renard l'entière responsabilité de ces assertions.

avait dû abandonner le Mont-Cassin pour se protéger contre l'animosité du Roi de Naples. Il s'était enfermé au monastère de Saint-Paul, à Rome. Renan l'y alla voir. Tous deux étaient faits pour s'entendre. Aussi demeurèrent-ils en relation. « Ils échangèrent des lettres, et celles du religieux ne sont pas les moins passionnées, les moins vibrantes. Toutes ses aspirations vers un monde social meilleur y paraissent, mais aussi toute sa fermeté chrétienne. Renan ne se trompait pas. Ces moines du Mont-Cassin, à en juger par leur chef et maître, conciliaient véritablement dans leurs esprits et dans leurs cœurs la foi la plus assurée en Jésus-Christ et les jugements les plus sévères sur son Eglise, l'ardeur à le servir et le désir d'établir au cœur du catholicisme une plus large liberté. » Mais il ne s'agissait que de la liberté politique, et Renan croyait qu'ils étaient avides de toute liberté, même vis-à-vis des dogmes, des sacrements, de la discipline ecclésiastique.

Cette idée fausse et préconçue, mais encouragée et fortifiée par ce qu'il avait cru saisir au Mont-Cassin, Renan en fera le principe d'une nouvelle étape de sa pensée. Il veut infuser au catholicisme malgré son « enveloppe officielle et glacée » un germe de vie et de progrès :

« Il ne revient pas au *Credo* des Messieurs de Saint-Sulpice. Il ne se réconcilie pas avec les dogmes. Il ne désavoue pas son reniement de tout le surnaturel. Mais il est dès lors à même d'apprécier, comme il n'eût pas su le faire quelques mois auparavant, le bienfait humain, psychologique, moral et social du catholicisme... A cette aurore de 1850, cinq ans après sa sortie du séminaire, treize ans avant la publication de la *Vie de Jésus,* il admet, contre tout ce qu'il avait cru auparavant, que cette religion est capable de donner au peuple, à la masse, à cette innombrable cohorte de gens qui ont besoin pour vivre d'un idéal et d'une direction morale, une discipline élégante, poétique, idéaliste et la plus saine de toutes... Il continue à repousser la conception du christianisme comme religion révélée, ayant une origine transcendante, mais il reconnaît que c'est la forme d'expérience religieuse la plus parfaite et la mieux adaptée à nos humains besoins... Il éprouve une aversion toujours aussi forte pour le clergé, pour les moines, pour « tout le troupeau noir ». Cette aversion cependant ne s'étend plus aux institutions chrétiennes, au culte, à toute cette efflorescence de pratiques salutaires qui font entrer les humbles dans les lointaines sphères de l'idéal. »

Renan admire la dévotion populaire qui remplit les églises de Rome et y apporte les élans naïfs d'une foi si sincère et si simple. Ce peuple reçoit les dogmes d'une « façon vivante et vraie, » parce que tout leur contenu répond à la poésie dont il a soif et satisfait son besoin inné d'idéal. C'est donc un propos contraire à la leçon des choses et une déraison que de vouloir détruire la religion. « L'humanité a construit des temples, comme l'abeille ses alvéoles ou l'araignée ses toiles. » Si la science a son mot à dire dans cette question, c'est uniquement pour constater cette nécessité impérieuse, aussi impérieuse que nos autres besoins physiologiques. L'humanité est religieuse : « le progrès aura pour effet d'agrandir la religion et non de la détruire ou de la diminuer. » (*Les Apôtres,* p. 385).

Mais cette sympathie pour le catholicisme place Renan en face d'un délicat problème : « La question est posée pour moi en ces termes : N'y aurait-il pas moyen d'être catholique sans croire au catholicisme ? car, d'une part, j'ai envie de pouvoir m'appeler catholique et d'autre part, il m'est absolument impossible de croire en bloc tout le catholicisme. » Pour résoudre ce dilemme, il faudra vider le catholicisme de son surnaturel démodé et le contenir dans les limites d'une règle morale à laquelle se rallieront « tous ceux que passionne le culte des choses désintéressées et tous ceux qu'afflige l'avilissement des mœurs et des caractères. » La religion n'est viable pour Renan qu'à la condition de devenir « un moyen d'éducation morale, » une « bienfaisante association. » On s'entendra sur un large *Credo,* convaincus que le Père céleste n'excommunie personne, si ce n'est les esprits secs et les cœurs étroits, car toutes les bonnes actions sont solidaires et le culte de ce qui est pur et beau n'a vraiment de contraire que ce qui est servile et bas. Convaincu que le monde ne trouvera son salut que dans ce *christianisme moral* que célèbre Manzoni, il est prêt à s'en faire l'apôtre.

De ce christianisme, le Christ restera le centre et l'idéal. Mais ce sera un Christ humain ; ce ne sera qu'un Christ humain. Il ne peut plus s'agir d'un Christ à miracles. La raison ne peut admettre le miracle. Jésus sera dépouillé de tout caractère surnaturel. Il est « le plus grand des hommes. » Au-dessus de lui personne. Personne n'est meilleur. Personne n'est plus pur. Personne n'est plus doux. Personne n'a mieux saisi la misère humaine. Personne n'a parlé plus suavement. Jésus est le père de tous ceux qui recherchent, dans les rêves de l'idéal, le repos de leurs âmes.

* *

Renan prétend donc seul avoir retrouvé les traits véritables de Jésus. Il les fera connaître au monde entier. « Il n'aura qu'à introduire la lumière de la science dans les récits des Evangiles et qu'à restituer Jésus à son milieu, à son temps, à son cadre. Ainsi sortira du trouble des récits chargés de mythes la grande et belle figure à laquelle personne ne pourra plus dénier son admiration et son adoration. »

Pour réaliser ce dessein, il faudra une occasion. Dix ans après son retour d'Italie, une proposition de l'Empereur vint le surprendre, lui offrant une mission scientifique dans l'ancienne Phénicie. Proposition alléchante pour le jeune ambitieux, qui part avec sa sœur Henriette. Il s'installe à Amschit, où Henriette allait bientôt mourir... Son travail terminé, il décide d'aller au pays de Jésus. Le désir de faire revivre la figure du Christ véritable s'empare de nouveau de lui. Il visite toutes les localités où Jésus passa, « Jérusalem, avec ses souvenirs incomparables, Naplouse et sa belle

vallée, le Carmel, si fleuri au printemps, la Galilée surtout, paradis terrestre dévasté, mais où le souffle divin est sensible encore. » Partout il retrouve sans peine la trace du doux héros qui habite en son âme. Il fait parler les gens ; il fait parler les choses ; il regarde ; il écoute. Sa vision se précise. A la fin de juillet, il s'arrête à Ghazir, et c'est là, qu'écrivant sur ses genoux, il commence son œuvre. Il fait naître son Jésus et le conduit jusqu'au dernier voyage à Jérusalem. Revenu à Amschit, il assiste à la mort de sa sœur, tandis qu'il en est au récit de la Passion et à l'épisode de la Cène... L'ouvrage est achevé ; mais il ne le livrera qu'après les retouches nécessaires.

« Son Jésus est fixé dans tous ses traits. C'est lui tel qu'il l'a vu au milieu des populations simples de cet Orient mystérieux et mystique. C'est un homme magnifique, surhumain, de tous points admirable. C'est le « grand charmeur évangélique », qui s'y entend comme nul autre à « réveiller » la religion qui dort au fond de nous. Ah ! quel poète ! quel ravisseur de foules ! quel musicien ! Quel *être divin,* comme nous disons le *divin Platon !*

« Il a usé de la crédulité de ses compatriotes, candidement, naïvement, sincèrement, pour asseoir son autorité qui ne voulait être que bienfaisante. Il a remué les cœurs, en n'excitant en eux que les sentiments nobles. Il a été un animateur d'idéal. Et le peuple l'a suivi en aveugle. Comment n'être pas émerveillé devant un tel homme, devant ce prophète qui accomplit des miracles ? Car, les miracles, Renan les accepte. Puisqu'ils sont racontés dans l'Evangile, il ne peut les nier. Ce ne sont en vérité que des faits d'apparence miraculeuse, des faits extraordinaires qui sollicitent l'enthousiasme et que l'enthousiasme transforme. Mais la crédulité populaire en a fait des miracles. Ainsi se concilie cette éclatante thaumaturgie contenue dans les récits des synoptiques et que la raison repousse, en tant que manifestation surnaturelle, avec le grand rôle surprenant de Jésus.

« Pour lui, Jésus a été la propre victime de son exaltation et de l'exaltation de la foule, après en avoir été le prisonnier. La confiance du peuple l'électrisait... Sa mort a dénoué une situation qui s'annonçait sans issue. Elle l'a introduit dans une céleste sérénité.

« C'est ainsi que Renan croit dénouer avec habileté le problème de Jésus. Il estime l'avoir rendu acceptable aux rationalistes, en ne faisant de lui qu'un homme généreux, en accès de fièvre... »

Après avoir tracé un portrait si réussi du « Jésus » de Renan, M. Renard se garde bien d'en omettre la critique nécessaire :

« Que vaut une pareille composition ? Ce que valent les méthodes qui ont servi à la faire. Jésus appartient à l'histoire en même temps qu'à la foi. L'histoire n'a qu'à enregistrer le miracle, sans se soucier de l'expliquer. C'est la foi qui l'explique et qui en montre la valeur profonde. Or Renan n'a travaillé ni en exégète, ni en historien. Il a largement usé du don de subtilité qui était si grand en lui... Renan n'a pas fait autrement [qu'un romancier] : « Il ne s'agit pas, nous assure-t-il lui-même, en de pareilles histoires, de savoir comment les choses se sont passées ; il s'agit de se figurer les diverses manières dont elles ont pu se passer ». Par là, un vaste champ libre s'ouvre devant l'écrivain. Il développe, par *extrapolation,* l'âme et les états d'âme de ses héros. Ayant posé en principe que « toute circonstance vraie ou probable doit avoir sa place dans la narration avec sa nuance de probabilité », il n'a qu'à se construire une succession logique des événements. Tout sera suffisamment vrai, si la logique l'approuve ou le commande. Aussi bien, Renan ne se cache-t-il pas de certaines complaisances à l'égard des textes évangéliques sur lesquels il prétend appuyer son récit. Il n'hésite pas à les « solliciter doucement », étendant le sens d'un document, si cela est nécessaire pour combler les lacunes qui gênent sa curiosité. Enfin, en vrai et pur romantique, il croit que la couleur locale suffit à accréditer tout ce que l'on introduit dans un cadre exact et que, grâce à elle, on peut composer un ensemble exact avec des détails faux. »

C'est ainsi que fut composée la *Vie de Jésus.* Ne prononçons pas ici le mot d'histoire, ou, si l'on y tient absolument, disons que c'est l'*histoire romancée* de Jésus. Et Renan ne changera pas de méthode dans ses autres livres : histoires romancées, *Saint Paul, Les Apôtres, L'Antechrist, Marc-Aurèle !*

Le volume parut le 24 juin 1863. Il eut le succès d'un roman ; mais il fit scandale.

IV. — L'Apologie de Minerve

Avant de publier la *Vie de Jésus,* Renan, fidèle à sa première ambition, avait brigué au Collège de France la succession de M. Quatremère à la chaire d'enseignement hébraïque. Mais déjà plusieurs études parues dans la *Liberté de Penser* avaient attiré sur sa personne la méfiance des autorités. Il y niait le surnaturel et la divinité de Jésus, et le gouvernement n'osa pas accueillir un personnage si compromis au regard du catholicisme. Mais en 1862, la chaire étant de nouveau vacante, et Renan étant présenté en première ligne par l'Institut et le Collège de France lui-même, l'Empereur dut céder et le nommer à ce poste important.

Mais il ne put donner que sa première leçon. L'agitation de l'opinion fut si véhémente que quatre jours plus tard, le 26 février, un décret ministériel suspendait le cours. Après un an d'interdiction de son cours, Renan jetait dans le public la *Vie de Jésus.* C'était comme un défi !

Les catholiques repoussèrent avec colère la prétention de faire accepter un catholicisme dépouillé de ses dogmes essentiels et un Christ qui ne fût pas Dieu. Ils ne virent dans le livre qu'une impertinence, une impiété, un blasphème... Ce fut un *tolle* dans la presse, mais l'indignation des fidèles trouva ses expressions les plus nettes et les plus belles sous la plume de Montalembert et de Veuillot. D'autre part, le Jésus de Renan était encore trop entouré de formules divines pour que les incroyants pussent se sentir à l'aise en face de lui. Les plus sévères reprochèrent à Renan de n'avoir pas osé pousser assez loin la critique et d'avoir été dupe de la légende. Toutefois, mal reçu des intellectuels, son livre a un succès immense dans le public. Et ce succès donne confiance à l'auteur et le grise...

Une nouvelle étape de la pensée de Renan va s'affirmer peu après la déception que lui cause

l'échec de sa *Vie de Jésus* près du monde instruit. Et ce sont encore les hasards agréables d'un voyage qui la lui procureront.

L'Orient l'attire. Il y part, au mois de novembre 1864, avec sa femme. Le voyage débute par l'Egypte, et se poursuit par Damas, Antioche et finalement Athènes. Athènes ! le cœur de la vieille Grèce... Il découvre Athènes, comme, quinze ans auparavant, il avait découvert Rome. Il est ébloui, devant ce qu'il appelle l'absolu, la perfection. Un nouvel idéal se révèle à lui. S'il ne croit plus à la vertu opérante du christianisme, il ne peut renoncer à ce puissant besoin de religion que l'homme possède en lui. Ce sentiment est indestructible. Mais il faut lui trouver son expression satisfaisante. De ce problème religieux, qui depuis des siècles tourmente l'humanité, Athènes lui offre une solution nouvelle, il l'adopte. La révélation du divin s'affirme ici dans la beauté idéale.

« L'Acropole..., c'est l'idéal cristallisé en marbre, c'est l'idéal qu'il poursuit depuis tant d'années, depuis son enfance, et qui, perpétuellement, se dérobant à ses désirs, l'agite d'inquiétudes renouvelées... Il ne croyait plus au miracle, et il était témoin d'un miracle, « le miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans nulle tache locale ou nationale ». Cet Acropole est le centre moral et religieux du monde... Tous les hommes de tous les temps s'y rencontrent et s'y unissent dans un même culte, car le culte du beau est universel dans l'espace et dans le temps. »

Minerve est ici supérieure à Jésus. Le divin se révèle à ce signe que le beau, par lequel on l'honore, est l'honnêteté absolue, conforme à la raison. Jésus, honoré par des formes souvent grossières, est un Dieu inférieur : le culte crée le dieu ! Minerve, objet d'une adoration qui s'exprime dans les formes les plus pures, est la divinité la plus haute. Jésus n'est qu'un Juif de génie ; Minerve est grecque et l'idéal grec est en tout supérieur à l'idéal juif, d'où est sorti l'idéal chrétien.

Désormais Renan se mettra au service de cet idéal. Jésus n'a plus droit à rien dans l'adoration des hommes ; il doit même être combattu. Paul, étant venu à Athènes, y déchaîna la superstition : il faut, plus que jamais, la déraciner, pour remettre en sa place le culte le plus juste que la terre ait connu. C'est la guerre impitoyable au surnaturel et à tout ce qui en découle. Le Dieu éternel ne se révèle pas face à face : il parle au dedans de chaque homme qui mérite de l'entendre. Dieu, c'est l'amour, c'est-à-dire la poussée obscure des êtres vers la vie. Dieu, c'est aussi la raison, et il « se réalisera pleinement quand la science ceindra la couronne monarchique et règnera sans rivale. » Au lieu de la foi, la science. Et, puisque, par la faute de Paul, ignorant et funeste disciple de Jésus, le monde a dévié de sa course, il faut le ramener dans sa ligne éternelle, en lui donnant la seule religion qui puisse le sauver de l'erreur, du mensonge et du mal.

A ce point où il en est arrivé, M. Renard analysera les états d'âme que nous livrent l'œuvre et surtout la correspondance de Renan. Il le fait avec un rare bonheur. La *Prière sur l'Acropole* semble bien condenser la nouvelle évolution subie par la pensée de Renan [1].

« Cette prière nous livre, dans sa belle musique, dans ses phrases harmonieuses et cadencées, la secrète et nouvelle ardeur dont Renan était agité. Si la *Vie de Jésus* est le fruit attardé des émotions ressenties en Italie et par lesquelles il se convertit, la *Prière sur l'Acropole* est elle-même le fruit un peu lointain, mais incontestable, des impressions reçues à Athènes et auxquelles il dut sa nouvelle conversion. La première de ces œuvres se trouve être l'évangile de ce christianisme moral que Renan apprit sur le Mont-Cassin et qui est la religion nouvelle qu'il ambitionne de donner au monde pour le sauver du naufrage auquel l'exposent également la foi au surnaturel et l'absolue incroyance... La seconde apporte au même monde et pour les mêmes fins rédemptrices un *Credo* nouveau. Elle est un symbole de foi. Elle est le résumé des vérités dont se composera la religion nécessaire, religion qui ne peut être le christianisme, car le christianisme n'est que la religion « de magiciens barbares, de Scythes ignorants » dont les temples, trois fois hauts comme celui de Minerve, tombent en ruines au bout de cinq à six cents ans, dont la domination n'a réussi qu'à établir une *pambéotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises qui étend sur le monde trompé un *couvercle de plomb sous lequel on étouffe.* »

La nouvelle religion sera la religion de « la raison toute nue. » La raison est le bien suprême de l'humanité, la raison dont Minerve est le temple immortel et le charmant symbole. Renan arrachera donc désormais de son âme toute « fibre qui n'est pas raison et art pur. » Et pour défendre les droits de la raison et de la beauté, il se fera partial, injuste, intolérant. S'il garde — et il la gardera toute sa vie — la sourde et poignante nostalgie du divin que porte en soi la croyance chrétienne, il se convaincra qu'il peut sans scrupule rompre des chaînes que n'a point portées Platon. Il le peut, il le doit. A Minerve le règne sur les esprits et l'empire du monde. Minerve est au-dessus de Jésus. La raison au-dessus de la foi. Le culte du beau au-dessus du renoncement. « La foi qu'on a eue, écrit Renan à la fin de la *Prière*, ne doit jamais être une chaîne. *On est quitte envers elle, quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts...* »

Vers la fin de son livre l'*Antechrist* (où il s'efforce de ruiner le caractère surnaturel des visions de l'*Apocalypse*), Renan laisse éclater sa grande

[1] La « Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté » parut d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1876, et fut reproduite en 1883 dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. En voici le dernier alinéa :

« Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

idée religieuse issue de la révélation reçue sur l'Acropole :

« Avec le Voyant de Patmos, au delà des alternatives changeantes, nous découvrons l'idéal et nous affirmons que l'idéal sera réalisé un jour. A travers les nuages d'un univers à l'état d'embryon, nous apercevons les lois du progrès de la vie, la conscience de l'être s'agrandissant sans cesse et la possibilité d'un état où tous seront, dans un être définitif, ce que les innombrables bourgeons de l'arbre sont dans l'arbre, ce que les myriades de cellules de l'être vivant sont dans l'être vivant, — d'un état, dis-je, où la vie du tout sera complète et où les individus qui auront été revivront en la vie de Dieu, verront, jouiront de lui, chanteront en lui un éternel *Alleluia !* »

Qu'est-ce à dire? Que signifient ces formules en face du culte de la raison pure que veut instaurer Renan ? Il semble bien que, sous ce langage obscur, l'auteur de l'*Antechrist* veut fournir à l'âme humaine, tourmentée par l'infini qui l'attire, un moyen d'élucider enfin ce mystère profond et une route pour atteindre dans la paix à des destinées qui ne cessent de lui échapper. Elles ne cessent de lui échapper, parce qu'on les a placées dans un autre monde, alors que tout l'homme a son terme ici-bas... Une seule chose est hors de conteste : c'est la raison qui engendre l'idée. Mais, si l'idée est son fruit, c'est cette idée qui mène le monde. *Mens agitat molem*. L'idée qui anime tout ; voilà Dieu. L'idée, c'est Dieu même. Et quand Renan s'écrie : « Un monde sans Dieu est horrible ! » il faut comprendre : un monde sans l'idée serait horrible. La religion de la raison est la religion de l'idée ; c'est « l'adoration de l'idée pure. »

Une telle religion est celle du petit nombre, de l'élite. La foule est étrangère à l'idée : « Le but de la nature, dit encore Renan, n'est pas que tous les hommes voient le vrai, mais que le vrai soit vu par quelques-uns et que la tradition s'en conserve. » Le culte de l'Idée-Dieu sera le privilège de certains élus et la masse grossière, obscure, courbée sur sa tâche, n'y peut prétendre. Ces élus ne peuvent être que les hommes consacrés par la science, les grands hommes, les hommes de génie. On peut voir par là le chemin parcouru par Renan. En 1849, en effet, il avait dit exactement le contraire !

La démocratie paralyse donc, au point de vue religieux, le progrès spirituel. « La démocratie sectaire et jalouse, écrit Renan, est ce qu'on peut appeler l'erreur théologique par excellence, puisque le but poursuivi par le monde, loin d'être l'aplanissement des sommités, doit être, au contraire, de créer des dieux, des êtres supérieurs, que le reste des êtres conscients adorera et servira, heureux de les servir. » Le peuple est méprisable : il est « un inconscient qui veut être trompé, flatté, guidé comme un cyclope borné, comme une force aveugle qui va devant elle à la façon d'un taureau. » Et encore : « Le péché originel de toute institution démocratique, ce sont les sacrifices que l'on est obligé de faire à l'esprit superficiel de la foule. » Quel changement depuis 1848 ! La formule : liberté, égalité, fraternité, n'est qu'un mythe contredit par les faits et l'ordre nécessaire dans la société.

La société est une hiérarchie, la civilisation est une œuvre aristocratique : elle est l'œuvre de l'élite. En France, cette œuvre a été assumée par la famille royale. La Révolution a détruit l'organisme sans le remplacer. « La France, constate Renan, était une immense société d'actionnaires, fondée par des spéculateurs séculaires de premier ordre, la maison capétienne. Les actionnaires ont coupé la tête au banquier en chef, croyant qu'ils feraient tout aussi bien les affaires de la société, après s'être débarrassés des fondateurs. Mais la société n'a plus à partager que des hontes et des pertes. » Seul donc, un régime aristocratique, couronné par une monarchie, est la clé de voûte de l'édifice social ; seul, il sauvegarde l'essentiel de la moralité humaine et met en réserve des forces pour l'avenir, tandis que « la fièvre démocratique, brûlant le sang d'un peuple, use vite ceux qui s'y abandonnent. » Le but du monde est le règne de la raison. On ne fera jamais régner la raison par la démocratie qui est le triomphe de l'absurde [1].

Les progrès de l'humanité sous l'égide de l'Idée-Dieu n'ont pas leur terme en eux-mêmes. Ils tendent à réaliser l'être définitif qui sera Dieu, ce Dieu « qui sort tous les jours un peu plus de nos rêves pour nous réabsorber tous, lorsqu'il sera, » ce Dieu « qui se fait lentement à travers nos erreurs et nos déceptions, et dans lequel nous serons *comme les innombrables bourgeons de l'arbre sont dans l'arbre, comme les myriades de cellules du vivant sont dans ce vivant...* »

« On imagine, écrit-il, un état du monde où tout aboutirait à un seul centre conscient, où l'univers serait réduit à une seule existence, où la conception du monothéisme personnel serait une vérité. Un être omniscient et omnipotent pourra être le dernier terme de l'évolution déifique... L'univers serait ainsi consommé en un seul être organisé, dans l'infini duquel se résumeraient des décillions et des décillions de vies, passées et présentes à la fois. Toute la nature vivante produirait une vie centrale, grand hymne sortant de milliards de voix, comme l'animal résulte de milliards de cellules, l'arbre de millions de bourgeons. Une conscience unique serait faite par tous et tous y participeraient... Les rêves judéo-chrétiens, plaçant au terme de l'humanité le règne de Dieu, conservent leur grandiose vérité. Le monde, gouverné maintenant par une conscience aveugle ou impuissante, pourra être gouverné un jour par une conscience plus réfléchie. Toute injustice sera alors réparée. Toute larme séchée. *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.* »

C'est le panthéisme... « Voilà donc, conclut M. Renard, voilà ce Dieu vers lequel Renan conduit ses

[1] Par delà ces principes généraux, parfaitement admissibles en soi, Renan tire des conclusions d'une intolérance effrayante. Le règne de la vérité sera établi par les savants, et ils y emploieront la force et la rigueur. Les hommes à venir qui devront agir par la violence en faveur de la vérité et de la raison, seront des phénomènes, des surhommes, que la race française est incapable de fournir. « Il semble, dit Renan, que si une telle solution se produit à un degré quelconque sur la planète Terre, c'est par l'Allemagne qu'elle se produira... Le gouvernement du monde par la raison, s'il doit avoir lieu, paraît mieux approprié au génie de l'Allemagne » (!!!).

fidèles, ce Dieu qu'il adore dans le lointain des âges, abîme, gouffre immense, obscur et plein de silence. C'est pour cette chimère que l'ancien séminariste a quitté Jésus-Christ ! Il a dédaigné les dogmes chrétiens pour cette monstrueuse construction qui n'a même pas de base en dehors de son imagination qui la crée. Il a fermé les yeux à la douce et calme lumière qui descend du Calvaire, où s'explique si bien la souffrance du monde, pour le rêve le plus inconsistant, où l'univers n'apparaît plus que comme une cruelle mécanique. Que reste-t-il dans ce système inquiétant pour les cœurs désolés et pour les âmes meurtries ? Quelles certitudes sont offertes à l'exigeante pensée ? En vérité, son apocalypse ne vaut pas mieux que son évangile [1]. »

V. — L'Evanouissement d'une pensée

Ce rationalisme doublé de panthéisme, voilà donc la dernière étape de la pensée de Renan. Au fond, sous ces évolutions successives se retrouve toujours le scepticisme qui, depuis le séminaire, alimente cette pensée en y mêlant d'étranges contradictions.

On peut se demander ce que, pour Renan, parvenu à la vieillesse, avec une intelligence demeurée intacte, ce que deviendra sa foi en cette religion de la Science par laquelle s'accomplit l'évolution déifique de l'univers. Renan nous l'apprend dans son livre, *L'Avenir de la Science*, paru le 9 avril 1890. Il s'était mis à composer cet ouvrage, à sa sortie de Saint-Sulpice, dans l'enivrement de ses entretiens avec Berthelot. Le manuscrit était resté longtemps dans ses tiroirs.

« Ce livre, dit M. Renard, est un hymne allègre, quoique un peu pesant, à l'honneur de la science. La science porte en elle-même les destinées du monde. Voilà ce qu'il pense déjà. Et ce qu'il veut inculquer, c'est la foi en elle, partant la foi en la raison et en la nature. « Les impies, écrit-il plus de quinze ans avant la *Prière sur l'Acropole*, ce sont les chrétiens qui nient la bonté foncière de l'homme. »

« Or, « si la science est la chose sérieuse, si les destinées de l'humanité et la perfection de l'individu y sont attachées, si elle est une religion, elle a, comme toutes les choses religieuses, une valeur de tous les jours et de tous les instants ». Avec de pareils mots, un jeune homme décide de sa vie. Renan, perdu pour le dogmatisme chrétien et que le pur scepticisme inquiétait, est acquis au dogme que fonde la science. Il croit à la science et à tout ce qu'elle engendre. « Je crois à l'œuvre des temps modernes », écrit-il vers le même temps et il ajoute : « C'est peut-être même là ma meilleure profession de foi, la plus exacte, celle à laquelle je me réfère le plus souvent. » C'est à peine s'il se souvient comment on est chrétien. Le christianisme, c'est le passé. Il a les yeux sur le présent et sur l'avenir. »

Néanmoins, lorsqu'il publie l'*Avenir de la Science*, Renan a perdu plusieurs de ses illusions et son délicieux optimisme. Il a des doutes sur la valeur de la science, qui ne lui apparaît plus aussi souveraine. Elle « préserve de l'erreur plutôt qu'elle ne donne la vérité. » Valeur donc négative ? Et la science, au lieu de nous donner des ailes pour nous permettre de pénétrer dans l'invisible, ne serait plus qu'un garde-fou destiné à nous empêcher de choir.

Bien plus, cette science est incapable de nous donner le bonheur. « Les croyances idéalistes qu'elle engendre suivront dans leur ruine les croyances surnaturelles qu'elle a prétendu supplanter. Le monde finira dans le matérialisme grossier et ce sera la pire des catastrophes. Les croyants vivaient d'une ombre. Les idéalistes vivent de l'ombre d'une ombre. De quoi vivront ceux qui viendront après eux ?... » Renan avoue sans détour qu'il ne se « figure pas comment on rebâtira, sans les anciens rêves, les assises d'une vie noble et heureuse. » Et pourtant, il ne faut pas songer à revenir aux *anciens rêves*. Il n'y a donc qu'à se résigner et à attendre dans la nuit...

Pessimisme ! Perspectives peu encourageantes ! Et comme on comprend que la pensée de Renan, s'évanouissant à la fin de sa vie dans le doute et la négation même de toute certitude, s'échappe en une prière désespérée, où s'affirme encore la nostalgie de l'atmosphère chrétienne : « O Dieu de ma jeunesse, j'ai longtemps espéré revenir à toi, enseignes déployées et avec la fierté de la raison... Mais non, il n'y a que l'inflexible nature... Adieu donc, ô Dieu de ma jeunesse ! Peut-être seras-tu celui de mon lit de mort. »

* *

Hélas ! non, le Dieu que Renan adora à Tréguier et à Saint-Sulpice ne fut pas celui de son lit de mort... Renan mourut, déçu et sans croyances, mais sans repentance aussi. Il a renié Jésus et ne croit plus que bien peu à la science. S'il eût vécu un peu plus, il nous eût donné une nouvelle religion. Mais laquelle ?

C'est sur cette dernière réflexion que se clôt l'étude de M. Renard sur les étapes de la pensée de Renan. Nous avons suivi, dans ses lignes essentielles, et aussi fidèlement que possible, en nous inspirant de ses expressions mêmes, la riche et pénétrante analyse qu'en a faite le distingué professeur nancéien. Notre travail ne prétend qu'à un mérite : celui d'avoir fidèlement résumé une œuvre de première valeur et dont les conclusions s'imposent à la critique la plus impartiale.

---

[1] M. Renard montre que la morale qui découle d'une pareille dogmatique est tout aussi vide de principes. La raison est pour Renan la règle de la croyance ; l'instinct sera la règle du bien. La règle chrétienne a renversé l'ordre naturel, en prêchant sans cesse le renoncement et le combat contre la nature... Seule la nature est l'expression de la vérité dans le domaine moral, dans la science de la vie. Elle est, en effet, toujours ordonnée à ses fins par l'instinct, sûr moniteur, qui n'accomplit rien qui ne soit digne d'estime et d'admiration et ne nous demande rien qui ne soit louable. Tout est permis, si la nature y consent : « Tout est également noble dans la nature humaine ; tout relève de la matière, non pas de cette matière vile et méprisable que les vieux spiritualistes opposaient à l'esprit, mais de cette matière sublime, divine, qui est la mère de l'esprit. » Nous sommes ainsi conduits en plein immoralisme et l'immoralité ne peut plus être loin : « Souvent, écrit encore Renan, je suis amené à envisager l'immoralité comme une face des choses et à trouver de la beauté dans les tableaux qu'on en trace... » Hélas !

Q. — Est-il possible qu'un saint qui est passé par le Purgatoire soit plus haut placé dans la gloire qu'un autre saint qui est allé directement au ciel ?

R. — **Oui, c'est possible, et à un double titre. 1° Il y a tout d'abord des saints qui sont allés directement au ciel, mais simplement *titulo hæreditatis*, et ceux-là peuvent être et certainement sont au paradis moins élevés en gloire que les saints qui sont passés par le purgatoire, pour y subir la peine due à leurs péchés pardonnés, mais dont les âmes, ornées de mérites personnels, obtiennent le ciel *titulo mercedis*. Les premiers, — enfants morts baptisés mais avant l'âge de raison et adultes d'âge assimilés — n'ont pas de mérites personnels ; seuls les mérites de Jésus-Christ leur ouvrent la porte du paradis. Ils sont donc certainement moins élevés en gloire que les seconds — adultes de raison, ayant lutté, souffert, péché peut-être, mais enfin ayant mérité personnellement la gloire céleste.**

2° On peut concevoir également qu'un saint qui est allé directement au ciel sans passer par le purgatoire ait moins de mérites qu'un autre saint qui, en raison d'une peine temporelle encore due à un péché pardonné, a dû passer par le lieu purificateur. Un degré infime de grâce suffit à faire entrer directement au paradis l'âme qui n'a plus de peines temporelles à expier ; et l'on peut facilement imaginer qu'une autre âme, ayant encore quelque peine temporelle à subir, soit ornée d'un degré supérieur de grâce et de mérites, auquel correspondra, après l'achèvement de la peine, un degré supérieur de gloire. Les deux hypothèses ne sont pas invraisemblables, ni, l'une à l'égard de l'autre, contradictoires.

Q. — Merci à l'*Ami* de la réponse si compétente donnée dans le n° du 13 déc. 1928, p. 881-85, au sujet du miracle. Qu'il me permette néanmoins d'insister sur un point.

Puisque, malgré tout, le miracle absolu est « très fréquemment difficile à établir » (*Ami*, p. 883), et qu'au dire de certains « on peut presque toujours hésiter entre Dieu et les anges » (Van Hove, *Doctrine du miracle chez S. Thomas*, p. 363) ; et puisque, d'autre part, le prodige angélique a une valeur démonstrative reconnue par Benoît XIV et par l'Eglise dans les procès de canonisation, pourquoi en *Apologétique*, où il est plutôt signe d'une volonté divine que signe de la toute-puissance divine, ne pas définir simplement le miracle : « un phénomène extraordinaire accompli par Dieu ou, sur l'ordre de Dieu, par une puissance bonne transcendante » ?

R. — **Nous prions notre correspondant de relire l'article de l'*Ami*. Il y verra que le miracle « absolu » dont il parle se restreint, en réalité, aux miracles de guérison, à propos desquels, en effet, « on peut presque toujours hésiter entre Dieu et les anges. » Mais la déclaration du concile du Vatican, relativement aux miracles *signes certains de la révélation divine* ne s'étend pas nécessairement à ces miracles de guérison. Il suffit, pour en vérifier l'exactitude et la vérité, que « le caractère surnaturel de *quelques* miracles puisse être reconnu par tous avec certitude, ou même que certains *groupes* de faits extraordinaires trahissent incontestablement l'intervention divine » (Van Hove, *op. cit.*, p. 361). Nous avons cité (p. 884, 2e col.) plusieurs exemples de miracles de ce genre, en dehors des miracles de guérison. On peut donc conserver, même au point de vue apologétique, la définition traditionnelle qui attribue le miracle à la seule toute-puissance divine. Cette définition a l'avantage de sauvegarder, au point de vue philosophique, la vraie notion du miracle.**

Que certains faits préternaturels puissent être invoqués en faveur de la sainteté d'un personnage, de l'amitié divine dont ce personnage est honoré, la chose est très légitime et doit être maintenue. Mais ces faits préternaturels, encore qu'accomplis par une puissance transcendante bonne et avec la permission de Dieu, ne sont, au sens philosophique du mot, que des miracles *secundum quid*, de simples prodiges. Il nous semble donc inutile de brouiller les notions reçues pour maintenir à ces « miracles » d'ordre inférieur, dans l'apologétique chrétienne, une place que nul d'ailleurs ne leur conteste.

Q. — N'y a-t-il pas une pieuse exagération dans cette strophe des Laudes, en la fête de N.-D. des Sept-Douleurs de septembre ?

Nobis salutem conferant
Deiparæ tot lacrymæ,
Quibus lavare sufficis
Totius orbis crimina.

R. — **Mais non, il n'y a aucune exagération. Cette strophe exprime simplement la croyance de l'Eglise en la puissance médiatrice de la T. S. Vierge par rapport à toutes les grâces, y compris le pardon des péchés, quels qu'ils soient. Remarquez d'ailleurs la terminologie employée : l'auteur de l'hymne s'adresse à Dieu, et c'est Dieu qui accepte comme suffisantes les larmes de sa Mère pour effacer tous les crimes de l'univers ; mais on ne dit point que par elles-mêmes, et indépendamment des mérites et de la satisfaction de Jésus-Christ, les larmes aient été suffisantes pour effacer ces crimes. Il est dit : *Quibus lavare* SUFFICIS ; et non pas : *Quæ lavare* SUFFICIUNT.**

Entendez donc cette médiation des larmes de Marie sous le triple aspect que la théologie attribue à la médiation de Marie en général : médiation d'impétration, de mérite, de satisfaction ; médiation présupposant la médiation du Christ ; médiation enfin où Marie n'a mérité et satisfait que *de congruo*, tandis que le Christ a mérité et satisfait *de condigno*.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Mgr Chauvin, évêque d'Evreux. — **Du Pape, De son rôle dans l'Eglise.** Plaquette in-12 de 24 p. — **De l'Autorité dans l'Eglise.** Plaquette in-12 de 60 p. — Paris, Bloud et Gay.

Si l'affaire de l'*Action Française* a bien fâcheusement mis en relief l'indigence d'instruction religieuse qui sévit en certains milieux catholiques français, elle aura eu, comme contre-coup, cette heureuse conséquence de provoquer de la part du magistère ecclésiastique, en ce qui concerne l'Autorité de l'Eglise et le rôle du Pape dans les matières de morale et de politique générale, des précisions doctrinales définitives.

On sait à quel point, et avec quel succès, s'y sont récemment appliqués, après le Souverain Pontife lui-même, NN. SS. les évêques dans leurs Pastorales, nos meilleurs écrivains dans la presse franchement catholique, nos doctes professeurs dans leurs chaires, nos bons polémistes, religieux et laïcs, dans des conférences, des livres et des brochures où tous les aspects du problème ont été soigneusement envisagés à la lumière de la pure et authentique doctrine de l'Eglise.

Dans cette littérature « pontificale » les bons juges n'ont pas hésité à mettre à une place d'honneur, au tout premier rang, les enseignements — véritables traités — que Mgr Chauvin a développés dans ses « paroles d'évêque », que nous avons le plaisir de présenter aujourd'hui à nos lecteurs dans les deux brochures dont on vient de lire les titres. Nous avons quelquefois entendu dire du savant prélat : c'est un « évêque de doctrine ». Ils le sont tous, c'est entendu : mais quelques-uns, tout de même, à titre plus « officiel », pourrions-nous dire, que les autres. L'évêque d'Evreux a passé toute sa vie sacerdotale dans le professorat, en contact perpétuel avec la théologie et l'Ecriture Sainte. Aussi n'a-t-il eu qu'à rappeler ses souvenirs et à laisser aller sa plume pour retracer, dans un raccourci d'une orthodoxie impeccable, dont la forme sait à l'occasion se faire heureusement vulgarisatrice, la vraie résolution catholique des difficultés que peuvent éventuellement susciter les répercussions du pouvoir spirituel dans l'ordre temporel de la politique.

Quels sont exactement la nature, l'objet et l'étendue de l'Autorité dans l'Eglise, et comment le Souverain Pontife, suprême et absolu dépositaire de cette Autorité, est en droit de l'exercer, au nom du Christ, dans le domaine de la morale aussi bien que du dogme, et donc par là-même dans le domaine de la politique, en tant qu'elle met en jeu les principes généraux de la morale, tels sont les deux points de doctrine que Mgr Chauvin s'applique à mettre en lumière dans ses deux brochures.

Rien là d'absolument nouveau, assurément, rien qui n'ait été dit, sous mille formes différentes, par l'Evangile, les Apôtres, les Pères de l'Eglise, les théologiens et les canonistes, etc., au cours de la tradition séculaire de l'enseignement catholique. Ce qui est nouveau et particulièrement intéressant, c'est l'adaptation que fait Mgr Chauvin de ces vieilles vérités au cas de l'A. F. et la saisissante réfutation, qui en résulte, des sophismes par lesquels les disciples obstinés du païen athée Maurras essaient de masquer ce qu'a de schismatique, et de virtuellement hérétique, leur révolte contre les condamnations formulées par S. S. Pie XI dans le plein exercice normal de son magistère apostolique.

L'*Ami du Clergé* s'honore d'avoir, tout au long de sa vie, déjà cinquantenaire, mis au premier rang de ses préoccupations une absolue docilité aux enseignements et directions du Saint-Siège.

Aussi est-ce avec plaisir qu'il retrouve sa propre pensée dans l'œuvre magistrale de Mgr Chauvin, et la recommande chaudement à l'attention de ses lecteurs. Ils sont assurés d'y trouver à la fois l'écho fidèle de toute la tradition catholique sur le pouvoir spirituel et temporel du Souverain Pontife, et la justification théologique péremptoire de l'attitude de Pie XI dans l'affaire de l'*Action Française*.

Eugène Roupain, S. J. **La R. Mère Marguerite de Saint-Preux,** *Troisième Supérieure générale de la Congrégation des Religieuses de la Croix de Saint-Quentin (1851-1928).* — Un vol. in-12 de 488 p., 8 gravures hors texte. — Desclée et Cie, Paris et Bruges.

Voici un livre dont il est superflu, ce me semble, de présenter l'auteur au lecteur. Les précédentes publications du P. Roupain, sa *Jeanne d'Arc, Itinéraire d'une Sainte,* notamment, son *Un caractère, Le cardinal Mercier,* son *Une femme du monde Apôtre, Mme Leseur,* l'ont fait suffisamment connaître et le public chrétien le tient en très haute estime. Ce n'est pas son nouvel ouvrage qui diminuera la juste réputation de biographe-psychologue dont il jouit. Ecrit pour répondre aux prières de toute une Congrégation, justement désolée de la disparition de sa Mère spirituelle, et aussi pour satisfaire aux désirs d'un éminent prince de l'Eglise, — pourquoi ne pas le nommer ? c'est le cardinal Binet, — il aura certainement beaucoup de lecteurs. Et il en mérite.

Il en mérite, d'abord, par la haute édification qui se dégage de toutes ses pages.

On a là un spécimen ou, comme on aime assez à dire aujourd'hui, un « exemplaire » de ces admirables religieuses enseignantes françaises dont notre pays n'est peut-être pas assez fier et envers lesquelles, en tout cas, il ne saurait être assez reconnaissant, car c'est à elles en très grande partie, il ne faut pas l'oublier, qu'il doit la conservation de la foi.

Parmi nos Congrégations de femmes apôtres à l'intérieur, celle de la *Croix de Saint-Quentin* est très loin, assurément, d'occuper le dernier rang. Non seulement elle distribue, — avec l'autre, naturellement, — l'enseignement chrétien depuis plus de deux siècles en Picardie, mais elle a plusieurs Etablissements très florissants tant en Belgique qu'en Angleterre. Tel est l'Institut dans lequel la Mère Marguerite de Saint-Preux a passé toute sa vie. Elle en a été, en effet, successivement l'élève (1863-1870), la novice (1880-1883), la religieuse (1883-1892), et la Supérieure générale (1892-1919). Et dans toutes ces situations elle s'est montrée une riche nature ; si j'osais, j'ajouterais : et une riche sur-nature. Toute jeune fille, en effet, c'était déjà la grâce divine qui dominait en elle et qui gouvernait sa vie.

Mais c'est surtout, durant son long supériorat, au cours duquel elle eut à résoudre tant de difficiles problèmes, qu'elle donna vraiment toute sa mesure. Elle eut alors à faire face, — et ce n'était pas une petite tâche, — aux nécessités de la campagne des « lois laïques » ; à faire face aussi aux nécessités de la Grande Guerre, et l'on sait combien, matériellement et moralement, celles-ci furent douloureuses dans le département de l'Aisne et en particulier dans le Soissonnais.

Dans toutes ces épreuves, elle se montra constamment femme supérieure ; grâce à l'heureux équilibre de ses facultés, grâce à son esprit d'initiative, à la largeur de ses idées, à la robustesse de son optimisme, à sa charité souriante, à sa vaillance d'âme, grâce à sa foi surtout, elle sortit victorieuse de toutes ses difficultés.

Mais si les luttes et les adversités ne purent abattre son courage, elles finirent par ébranler sa santé. La

guerre déjà l'avait trouvée à moitié paralytique et forcément avait encore accru son impotence. En 1919, Mère Marguerite avait dû se démettre de ses hautes et lourdes fonctions, plus lourdes encore pour elle que hautes. Et les dix dernières années de sa vie, elle dut les passer dans la retraite forcée.

Tel est le cadre de la belle existence que nous retrace le nouveau volume du P. Roupain. Mais ce n'en est que le cadre. Ce n'est pas dans une recension obligatoirement sommaire, comme est celle-ci, que nous pouvons songer à entrer dans le détail des événements qui l'ont remplie. Rien n'aura manqué à la Rév. Mère Marguerite de Saint-Preux de ce qui, aux yeux des appréciateurs chrétiens, rend les vies vraiment grandes, pas même « ce je ne sais quoi d'achevé » que, au dire de Bossuet, « le malheur ajoute à la vertu ». Ce n'est pas pour rien qu'elle était religieuse de « la Croix ». Pour que la couronne de ses mérites fût complète, Dieu, après lui avoir accordé la grâce de bien agir, lui avait accordé celle plus précieuse encore de bien pâtir.

C'était, comme l'on voit, une riche matière que la Mère Marguerite de Saint-Preux offrait à son historien. Je l'ai déjà dit et je ne puis que le répéter en finissant : cette matière, le P. Roupain l'a admirablement exploitée. Non seulement, grâce à l'abondance des documents qu'il avait sous la main et que les Archives de la Congrégation lui ont fournis avec une complaisance toute naturelle, il a très exactement et très minutieusement retracé toutes les circonstances de la vie de son héroïne, mais il a aussi merveilleusement analysé son âme. Il la fait revivre, par conséquent, tout entière devant nous : en même temps que ses actions, il nous explique les mouvements intérieurs dont elles sont le produit.

Sa *Marguerite de Saint-Preux* n'est pas seulement un nouveau et magnifique chapitre ajouté à l'histoire, trop ignorée, des Congrégations de femmes en France ; elle est aussi une page, et une page très honorable, ajoutée à l'histoire de l'enseignement libre chrétien en notre pays.

Louange de l'Hostie. *Anthologie de poèmes modernes en l'honneur du T. S. Sacrement.* — In-8 de 256 p., 14 f. — Paris, Bloud et Gay.

Ce recueil donne un singulier démenti à l'assertion jadis formulée par Boileau. On y trouvera, en l'honneur de la Sainte Eucharistie, des poèmes de réelle valeur, beaucoup même s'élevant jusqu'aux cimes. Citons au hasard quelques noms d'auteurs : Madame Blanc-Péridier ; Comte de Brémond d'Ars ; Maurice Brillant ; Adrien de Carné ; Madame Charasson ; Paul Claudel ; Francis Fleuriot-Kérinou ; Charles Grolleau ; Max Jacob ; Francis Jammes ; Victor Kinon ; Jean Lebrau ; Louis Le Cardonnel ; Louis Lefebvre ; Camille Melloy ; Louis Mercier ; Louis Pize ; le P. V. Poucel ; Emile Ripert ; Robert Vallery-Radot, etc.

Cette anthologie démontre l'existence de la fréquence des chants religieux à notre époque, une véritable résurrection de la « poésie dévote », dont ceux-là seuls souriront qui ignorent sa profondeur.

Abbé Ch. DELOR, aumônier du Bon-Pasteur d'Avignon. **Ma Page quotidienne de Religion.** — Un vol. in-8 de XIII-604 p., 18 f. — Avignon, D. Séguin.

Il est nécessaire de réagir contre l'ignorance de plus en plus grande qui se manifeste dans le peuple à l'égard des vérités religieuses. L'auteur de *Ma page quotidienne de Religion* pense avoir trouvé un moyen efficace de combattre cette ignorance.

Composé de 340 lectures quotidiennes courtes et claires sur les principaux faits de l'A. et du N. Testament ou de l'Histoire de l'Eglise, cet ouvrage renferme en même temps les vérités essentielles de la Doctrine chrétienne et indique quelques notions de Liturgie. La lecture réservée pour le dimanche résume soigneusement les matières lues pendant la semaine. Dans le cycle d'une année, on peut facilement parcourir le livre en entier.

Les questions les plus importantes sont accompagnées de références très nombreuses, puisées dans les meilleurs auteurs, afin que le lecteur puisse se documenter lui-même et approfondir les sujets.

Les 10.000 paroisses environ qui, en France, d'après le Congrès sacerdotal de 1925 sont privées de pasteur pourraient facilement être évangélisées si l'on trouvait dans chacune d'elles une personne dévouée faisant la lecture à l'église. L'ouvrage de M. Delor peut également être fort utile aux communautés religieuses, aux œuvres de jeunesse, aux mères de famille. Il serait aussi le vade-mecum de ceux qui, dans le monde, malgré leurs multiples occupations, veulent néanmoins connaître l'essentiel des questions intéressant la religion catholique, et surtout son rôle magnifique dans l'histoire de l'humanité.

Dans un but de propagande, l'auteur cède son ouvrage au clergé et aux œuvres catholiques pour 15 fr. franco ; s'adresser à lui directement.

Choix de discours, du P. Marie-Antoine. — In-12 de 210 p., 10 f. — « Les Voix Franciscaines », 32, rue des Potiers, à Toulouse.

Le P. Marie-Antoine, qu'on a surnommé le « Saint de Toulouse », fut un véritable apôtre de Jésus-Christ. Sa foi n'est pas seulement spéculation hardie et soumise d'une intelligence puissante, elle est surtout mouvement jaillissant d'une vie qui se donne et se précipite ; elle est communication d'ardeur et de mouvement ; elle est amour de charité, amour de zèle. Une passion l'anime et l'emporte : faire partager cette charité dont il brûle lui-même. Dans cette première série, on a recueilli quelques-uns de ses meilleurs sermons : *Jésus-Christ, Roi de gloire ; S. Pierre et la Papauté ; La Vierge Immaculée et le Tiers Ordre séraphique ; N.-D. de Lourdes et N.-D. de Garaison ; Panégyrique de S. Antoine de Padoue ; Le Bienh. Jean-Baptiste de la Salle* ou *la parfaite éducation de l'enfance ; Sainte Madeleine et la Résurrection de la France.* Mais c'est surtout dans des allocutions de circonstance que se manifeste la spontanéité débordante et le zèle de feu de l'orateur : *La Croix sur le Vaisseau ; La Croix à Rome ; La Croix à Lourdes ; Le pieux pèlerin sanctifié sur le calvaire de Bétharram ; Chemin de croix médité.* — Puisse cette première série recevoir prochainement une continuation.

Jean LASSERRE. **L'origine de la Novempopulanie.** — In-8 de 48 p. — Bayonne, 1928.

La première partie de l'étude que contient cette brochure a été, nous apprend la note qui la termine, donnée en conférence aux élèves du Grand Séminaire de Bayonne. Quand on l'a lue, on comprend qu'on ait eu la pensée d'en réserver les prémices à de jeunes lévites. Elle a trait, en effet, à une question fort intéressante pour le clergé : pour le clergé de tous les pays, en général, pour le clergé en particulier du pays où nous transporte l'auteur et, plus spécialement encore, du pays basque.

La Novempopulanie ! la région aux neuf peuples ou aux neuf *oppida,* ainsi que l'avaient dénommée les Romains ! Cette contrée, qui l'ignore ? a été le cadre géographique d'une grande province ecclésiastique de France, brisée en partie aujourd'hui, mais qui a longtemps subsisté et dont le passé est loin d'avoir été sans éclat. Mais comment elle-même avait-elle été

formée ? quelles en étaient les divisions ? quels furent ses chefs-lieux aux différentes époques ?

Il y a là une question ou plutôt une série de questions de géographie historique qui, étant données l'obscurité et la divergence des textes, sont très difficiles à trancher et sur lesquelles, en fait, les érudits, même les plus et les mieux avertis, sont en complet désaccord.

C'est essayer de faire la lumière ou, du moins, un peu plus de lumière dans toutes ces obscurités que s'est proposé M. l'abbé Lasserre. A-t-il complètement réussi dans sa difficile entreprise ? Les problèmes qu'il aborde sont tellement délicats, tellement complexes et tellement nombreux que nous ne voudrions pas garantir que toutes ses solutions rallieront absolument tous les suffrages.

Une chose, par exemple, que personne ne songera à contester : c'est le rigoureux et sévère esprit scientifique qui règne d'un bout à l'autre de sa brochure ; c'est la connaissance profonde et minutieuse non seulement de l'histoire générale mais de l'histoire locale dont, constamment, il fait preuve : c'est le sage esprit critique dont s'accompagnent toutes ses déductions. Son interprétation de la fameuse inscription de Hasparren, en particulier, nous a paru tout ce qu'il y a de plus judicieux.

Un dernier mot pour terminer. M. l'abbé Lasserre se donne, modestement, quelque part, comme n'étant qu'un « historien d'occasion ». Les lecteurs de sa substantielle brochure, si dense d'idées et de faits, seront unanimes à souhaiter, après l'avoir parcourue, que d'autres « occasions » se présentent souvent pour lui de travailler encore à éclairer utilement et savamment le passé.

LITURGIE

Q. — 1° Le canon 1233, § 4, du *Codex* défend aux clercs de porter, dans les funérailles, le corps d'un laïque, quelle que soit la dignité de celui-ci ; mais, d'accord en cela avec le Rituel, il ne fait pas mention du cadavre d'un prêtre.

Faut-il en conclure que l'on n'a plus à tenir compte du décret de la S. C. des Rites du 22 mars 1862, n. 3110, ad 15, défendant aux ecclésiastiques de porter le cercueil d'un prêtre décédé ? Et si cette conclusion est légitime, quelle est maintenant la valeur d'un article de nos statuts synodaux qui se contente de rappeler ce décret comme suit, sans en faire l'objet d'un commandement exprès de droit diocésain : « Aux funérailles d'un prêtre, il n'est pas permis aux ecclésiastiques de porter le cercueil ni de tenir les cordons du char funèbre ou du drap mortuaire (S. R. C., 3110) » ?

2° Récemment, j'ai ouï dire qu'à propos des messes permises la nuit de Noël, dans l'oratoire des maisons religieuses par le canon 821, § 3, un auteur soutenait que l'unique prêtre autorisé à y célébrer dans les conditions prévues était tenu de dire soit les trois messes de suite, soit une seule messe, mais que, d'après ce même canon, il ne pouvait s'en tenir à la célébration de deux messes. Cela me paraît un peu étrange ; en vertu du principe : « Qui potest plus, potest minus » et étant donné aussi le décret de la S. C. des Rites du 19 juin 1875, n. 3355, je suis porté à croire que qui peut dire trois messes peut en dire deux seulement.

Qu'en pense l'*Ami ?*

R. — Ad I. C'est aux ecclésiastiques *parés* que, même pour les funérailles d'un prêtre, le décret de la S. C. des Rites en date du 22 mars 1862 (n. 3110, ad 15) ne permet pas de porter la bière ou de tenir les cordons du poêle : « Ecclesiasticis, et præsertim canonicis paratis, in associatione defuncti sacerdotis, licetne deferre ejus feretrum ; vel saltem deferre fimbrias panni mortuarii ? — Resp. *Negative.* »

Les auteurs qui, s'appuyant sur ce décret, enseignent que, même pour les funérailles d'un confrère, il est interdit à des ecclésiastiques en surplis ou en tout autre habit de chœur de tenir les coins ou les cordons du drap mortuaire, devraient *a pari* étendre l'interdiction au port du cercueil lui-même, car il y a là deux actes similaires et prévus d'ailleurs l'un et l'autre dans le décret susmentionné.

Quoi qu'il en soit, il est au moins convenable que, pour porter le cercueil d'un clerc de leur ordre ou d'un simple prêtre [1], les ecclésiastiques soient en habit ordinaire [2], c'est-à-dire en soutane et manteau [3].

Quant au règlement diocésain cité par notre consultant, il faut continuer à l'observer tant que l'autorité compétente n'en a pas décidé autrement.

Ad II. Il est probable que le privilège accordé par le canon 821, § 3, pour la nuit de Noël, aux maisons religieuses qui possèdent un oratoire avec la permission d'y conserver habituellement la sainte Eucharistie, ne doit pas être interprété en ce sens que l'unique prêtre autorisé à célébrer alors dans ledit oratoire [4] ne saurait se contenter d'y dire de suite deux des trois messes de la fête. C'est, en effet, le cas d'appliquer la règle LIII du droit : « Cui licet, quod est plus, licet utique, quod est minus. » Quand un prêtre a non pas l'obligation, mais la faculté de célébrer trois messes le même jour, il lui est loisible de se borner à n'en célébrer qu'une ou deux. (Cf. S. R. C., 19 juin 1875, n. 3355 ; 28 févr. 1917, n. 4342, ad 1).

« Itaque, — conclurons-nous avec les *Ephemerides liturgicæ* [5], — nihil obstare videtur, quominus sacerdos in casu *duas tantum* missas celebret nocte Nativitatis Domini, et prorsus omittat aut post auroram dicat tertiam missam. »

Q. — L'amict est muni de cordons qui, comme on sait, permettent de l'assujettir autour du cou. Sans doute, ces cordons ont leur utilité, une utilité relative. Mais ils mettent dans un cruel embarras les personnes qui lavent et repassent le linge d'église. Aussi, quelles lamentations on entend à propos des malencontreux cordons d'amict !

Ne pourrait-on pas supprimer l'objet de la plainte commune ?

Les cordons font-ils partie essentielle de l'amict ? Le symbolisme n'a, me semble-t-il, rien à voir ici. Car on ne saurait raisonnablement prétendre que ces cordons sont quelque chose comme la jugulaire du *galea salutis* qu'est l'amict ; ce serait énorme...

Qu'on ne dise pas d'ailleurs qu'ils sont indispensables. Expérience faite, j'attesterais que l'on peut très bien s'en passer, sinon sans inconvénient aucun, du moins sans grand inconvénient.

Je serais fort reconnaissant à l'*Ami* de me faire con-

[1] Aux funérailles d'un évêque, les prêtres qui portent le cercueil de ce dernier doivent être en surplis ou en *cotta*. (Cérém. des év., l. II, c. xxxviii, n. 24).

[2] Cf. Hægy, t. i, p. 659.

[3] Cf. Barbier de Montault, *Le costume et les usages ecclésiastiques...*, t. i, p. 104.

[4] Cf. *Ami* 1923, p. 527-528 ; 1924, p. 292-294 et 384.

[5] *Ephem. lit.* 1928, p. 219. — Cf. 1920, p. 250 ; 1924, p. 178.

naître son sentiment sur la légitimité de leur suppression.

R. — A l'origine, l'amict, — sorte d'écharpe de lin destinée à couvrir le cou et, au besoin, la tête [1], — eut peut-être ses extrémités croisées et retenues sur la poitrine au moyen de fibules.

En tout cas, ce fut de bonne heure que, dans le même but, on y adapta, de part et d'autre de son bord supérieur, deux longs cordons ou rubans. Au XII[e] siècle, Honorius, écolâtre de l'église d'Autun, écrivait dans sa *Gemma animæ* (l. I, c. CCI) : « Humerale, quod in lege ephod, apud nos amictus dicitur, sibi imponit [sacerdos], et illo caput et collum et humeros (unde et humerale dicitur) cooperit, et in pectore copulatum duabus vittis ad mamillas cingit... [2] »

On lit dans le Missel *(Ritus celebr. missam*, tit. I, n. 3) : « Ac primum accipiens amictum circa extremitates et chordulas, [sacerdos] osculatur illud in medio, ubi est crux, et ponit super caput, et mox declinat ad collum, et eo vestium collaria circumtegens, ducit chordulas sub brachiis, et circumducens per dorsum, ante pectus reducit, et ligat. » — Le Cérémonial des évêques (l. II, c. VIII, n. 12) dit à son tour : « Et primo [diaconus et subdiaconus] offerunt episcopo amictum osculandum in medio, ubi est designata parva crux... ; mox illum diligenter aptant circa collum episcopi, ita ut vestium summitates, quæ vulgo collaria vocantur, omnino tegat ; deinde cordulas ex eo pendentes post tergum ductas, ante pectus reductas, stricte colligant. »

L'amict comporte donc normalement deux rubans ou cordons, et, quand bien même aucune signification symbolique ne serait attachée à ceux-ci [3], un prêtre ne saurait les supprimer de sa propre autorité.

Leur présence, il est vrai, complique assez souvent le travail de la blanchisseuse et surtout de la repasseuse. Cela tient à ce qu'en général ils sont trop étroits : se cordant ainsi très vite, ils sont ensuite difficiles à dresser. L'inconvénient signalé disparaîtrait presque complètement, si l'on avait soin de n'employer, pour les amicts, que des rubans ayant au moins deux centimètres de large [4].

Q. — Je lis dans les *Leçons de Liturgie* d'Hébert (t. II, p. 36) que le Jeudi Saint dans les églises paroissiales où l'on ne fait pas les offices de la Semaine Sainte, l'évêque peut permettre chaque année une messe basse, et l'auteur renvoie au décret du 1[er] février 1895, n. 3842, ad 2.

Dans un petit séminaire ou dans un collège, dont la chapelle est semi-publique, est-ce que le Jeudi Saint, alors que les élèves sont déjà partis en vacances, la même autorisation ne peut pas être accordée par l'évêque en faveur du personnel restant : professeurs, religieuses, domestiques et employés ?

R. — En règle générale, les messes privées sont interdites le Jeudi Saint [1]. L'omission des fonctions liturgiques de la Semaine Sainte dans une église ou dans un oratoire semi-public ne serait pas une raison suffisante pour y légitimer, ce jour-là, la célébration d'une messe basse ordinaire [2].

Il y a toutefois des exceptions prévues et admises en pareil cas. C'est ainsi que, le Jeudi Saint, un supérieur de *réguliers* proprement dits [3] peut dire ou autoriser une messe basse dans un oratoire intérieur de la maison ou, à la rigueur, dans leur église, pourvu qu'alors les portes de celle-ci demeurent fermées. (S. R. C., 31 août 1839, n. 2799, ad 2 ; 9 déc. 1899, n. 4049, ad 2). Par ailleurs, dans les petites églises *paroissiales* où, faute de personnel, il ne serait pas même possible d'accomplir la fonction du Jeudi Saint suivant le *Memoriale rituum*, l'évêque pourrait, sur demande renouvelée chaque année, permettre, à la place, la célébration d'une messe privée [4]. (S. R. C., 31 juillet 1821, n. 2616, ad 1 ; 1[er] février 1895, n. 3842, ad 2).

Quelques auteurs ont pensé que, dans la circonstance, les chapelles de secours, celles des hôpitaux ou des prisons et celles des religieuses cloîtrées ou semi-cloîtrées étaient assimilables aux églises paroissiales [5]. De fait, le cardinal Gasparri constatait en 1897 que, dans des églises non paroissiales, dans des chapelles de religieuses même non cloîtrées et dans l'oratoire principal d'un certain nombre de séminaires, on se croyait autorisé à remplacer éventuellement par une messe privée la fonction normale du Jeudi Saint. Malgré cela, l'éminent canoniste demeurait convaincu que la célébration de cette messe ne pouvait y avoir lieu non seulement sans la permission de l'évêque, mais même sans un indult apostolique [6].

La nécessité de cet indult, — en particulier pour l'oratoire principal des séminaires et des collèges, — ne saurait faire aucun doute depuis la décision suivante de la S. C. des Rites : « An prædicta missa legi vel decantari possit [feria V in Cœna Domini, quin peragantur functiones feriæ VI in Parasceve] in ecclesiis vel oratoriis spectantibus ad regulares, ad seminaria et ad pias communitates ? — RESP. *Affirmative*, quoad regulares

[1] L'amict était inconnu dans la primitive église ; c'est seulement vers le VIII[e] siècle que l'usage s'en est introduit. (Cf. Kraser, *De apostolicis necnon antiquis... Liturgiis*, sect. III, art. VI, c. I ; Batiffol, *Etudes de Liturgie et d'archéologie chrétienne*, p. 51-53).

[2] Cité par Catalani, *Pontificale romanum prolegomenis et commentariis illustratum*, t. I, prolegom., c. IX, art. I. — Cf. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne...*, art. AMICT.

[3] « Duo vasculi, quibus amictus ante pectus ligatur, signant intentionem et finem, quibus informandum est opus, ne fiat in fermento malitiæ et nequitiæ, sed in azymis sinceritatis et veritatis. » (Innocent III, *De sacro altaris mysterio*, l. I, c. L). — Au témoignage d'un manuscrit du XV[e] siècle, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris et coté sous le n° 13.287, « les deux cordons de l'amict signifient les cordes dont Jésus était lié pendant qu'on le souffletait. » (Barbier de Montault, *Le costume et les usages ecclésiastiques...)* t. II, p. 30).

[4] Rappelons que les rubans ou cordons de l'amict peuvent être fixes ou mobiles. (Cf. B. de Montault, *op. cit.*, t. II, p. 230).

[1] « Triduo sequenti prohibentur omnes missæ privatæ. » (Missel, rubr. spéc. après la messe du mercredi de la Semaine Sainte).

[2] Cf. Card. Gasparri, *Tractatus canonicus de Ssma Eucharistia*, t. I, p. 48.

[3] Il s'agit, par conséquent, de réguliers à vœux solennels. (Cf. *Codex*, can. 488, 2° et 7°).

[4] Encore cette messe doit-elle avoir lieu avant le commencement de la fonction dans l'église principale, s'il y a une telle église dans la localité. (S. R. C., 31 juillet 1821, n. 2616, ad 1).

[5] Cf. Schneider, *Manuale sacerdotum*, 11[e] édit., p. 531.

[6] Cf. Card. Gasparri, *op. cit.*, t. I, p. 52 et 53.